

Peut-on encore

Franc-tireur. Avec « L'identité malheureuse » (Stock), Alain Finkielkraut empoigne le sujet inflammable de l'identité française. Un débat interdit ? Le philosophe ne l'accepte pas. Nous non plus. Portrait, interview, extraits et réactions d'Elisabeth Badinter et de Ghaleb Bencheikh.

PAR ANNA CABANA

« *Il est beau, ce bébé, il a une tête de bouledogue.* » Alain Finkielkraut désigne un nourrisson grognon que sa mère berce dans les couloirs du TGV Paris-Lyon. On n'est pas sûre d'avoir bien entendu. « *Une tête de bouledogue ?* » on demande. Il lève vers nous des yeux d'une étrange candeur, à cet instant il n'a pas de rides, seulement un sourire sans âge, il a oublié ses 64 ans, il gonfle ses joues pour ressembler au bébé-bouledogue. « *C'est beau, un bouledogue. J'adore les bouledogues.* » Gloussements de deux jeunes filles assises à côté de lui dans le carré. On sourit aussi. Ses amis nous ont assez répété que leur « Alain » avait de l'humour, « *si vous saviez, c'est un des hommes les plus drôles que je connaisse, et quelle autodérision* », alors on croit qu'il plaisante. On se trompe. « *J'aimerais bien avoir un bouledogue. Il y en a de petits...* » Timide, il ne vous regarde pas au visage, il regarde juste en dessous.

ÉLODIE GREGOIRE POUR « LE POINT »

Est-ce ainsi qu'il contempera ceux qui, sans forcément lire son nouveau livre, vont l'accabler d'odieuses épithètes ? Voilà ce qu'il en coûte de porter depuis trente ans le fer de sa (libre) pensée dans les plaies du réel et d'avoir érigé ses glorieuses ronchonneries en élément clé du débat national. Conspué ou adulé, il suffit qu'il se saisisse d'un sujet – aujourd'hui celui, inflammable, de l'identité française – pour que s'ensuive un grand charivari. « Finkie » cherche les ennuis.

« *Bouledogue* ». Dans sa bouche le mot ne compte que deux syllabes, ramassées, denses, véhémentes, entrecroquées. « *Bouledogue* », insiste-t-il. Le seul prononcé de ce terme lui est une gourmandise. On sent que le plaisir n'est pas loin. Comme lorsqu'on lui sert des myrtilles. Las, son surmoi, « *féroce* » – ainsi le qualifie-t-il –, l'a convaincu qu'il pèserait « *entre 110 et 120 kilos s'il mangeait à [sa] faim* » – c'est la première chose qu'il nous a dite, quand on l'a retrouvé pour dîner dans un restaurant près de ■■■

Parcours

1949 Naissance à Paris.
1969 Reçu à l'ENS Saint-Cloud.
1972 Agrégation de lettres modernes.
1980 « *Le juif imaginaire* » (Seuil).
Depuis 1985 Producteur de « *Répliques* » sur France Culture.
1987 « *La défaite de la pensée* » (Gallimard).
Depuis 1988 Enseigne la philosophie à l'École polytechnique.
1991 « *Le métropolitain* » (Gallimard).
2009 « *Un cœur intelligent* » (Flammarion/Stock).
2011 « *Et si l'amour durait* » (Stock).
2013 « *L'identité malheureuse* » (Stock), en librairie le 16 octobre.



être français ?

Confidences.

Pour « Le Point », Alain Finkielkraut (ici, le 3 octobre dans le RER) parle de son livre, de ses amours, de la mort, de Dieu... et du bouledogue.



■■■ chez lui. Il a commandé une bouteille de saint-julien, « le vin des princes et le prince des vins, a-t-il affirmé, on ne vit qu'une fois ». Il en boira à peine un verre... Avec le fromage, c'est pareil. Il en raffole, surtout « l'emmental, les gruyères, les comtés, les tomes » : « Je n'arrive pas à m'arrêter, c'est pour ça qu'il n'y a jamais de fromage à la maison. J'aime le fromage et je n'en mange jamais. » Le surmoi, toujours lui. « J'ai pesé 95 kilos, j'étais vraiment très malheureux. » Notre penseur n'est pas un pur esprit. Lors de la sortie du documentaire « Empreintes » qui lui a été consacré, il a suffi d'une séquence où il se trouve « affreusement mal coiffé » pour lui causer « un vrai chagrin ».

Drôle. « Bouledogue. J'aime ce mot. Il va bien avec l'animal. » On ne le connaissait pas guilleret, ce grand bonhomme de 1,83 mètre voué par le poids du monde, de l'étude et de l'intelligence. De l'« intelligi-juverie », selon le mot d'Albert Cohen. Finkielkraut n'est pas circoncis (ses parents tenaient à ce que leur fils unique soit « assimilé »), il ne met presque jamais les pieds dans une synagogue et il ne fait pas Kippour, mais, en bon « juif imaginaire », il a un rapport viscéral à Israël, et ça lui plaît d'être surnommé « mon rabbi » par l'une de ses amies. « Mon rabbi » ne croit pas en Dieu, mais il « prie comme un con », dit-il, dès qu'ils s'inquiète pour la santé de « la personne qu'il aime le plus », Sylvie Topaloff, son épouse depuis 1985 (« C'est un peu miraculeux, il y a encore de la passion, je n'imagine pas un amour qui se transformerait totalement en amitié. La sexualité de l'habitude, ce n'est pas possible non plus. Je pense que j'ai une chance inouïe. »)

« Mon rabbi » n'a pas la foi mais il « rêve que les morts qui [l']habitent [le] reconnaissent » : « Au ciel, j'aimerais rencontrer Péguy. J'aimerais qu'il me serre la main en me disant : "C'était pas mal", et que Mme de La Fayette me salue par ces mots : "Vous avez tout compris." » Et puis il retrouverait ses grands-parents, ceux qu'« à l'instar de la plupart des ashkénazes de [sa] génération » il n'a pas connus, parce qu'ils ne sont pas revenus de dépor-

Plus de trente ans de combats



« Soixante-huitards ». Alain Finkielkraut et Pascal Bruckner en 1979, deux ans après le succès de leur essai « Le nouveau désordre amoureux ». A dr., en mars 1982.



A l'Elysée. En 1982, au sortir d'une entrevue avec Mitterrand. Alain Finkielkraut (au c.), entouré (de g. à dr.) de Maxime Rodinson, Pierre Vidal-Naquet, Pierre Nora, Simone de Beauvoir, Claude Lanzmann et Régis Debray.



Dialogue. Avec le philosophe allemand Peter Sloterdijk. En 2003, ils ont coécrit « Les battements du monde ».



Engagements. A gauche, avec Bernard-Henri Lévy en juin 2009. A droite, lors d'une manifestation contre la présence du FN au second tour de la présidentielle de 2002.

tation, ceux dont ils s'emploie à « être digne » — c'est son obsession. « Je crois à la comparution devant les morts. Je veux que mes grands parents pensent que je leur suis demeuré fidèle. »

Il s'excuse de parler de la mort, « mais c'est vrai, j'y pense ». Sa mère a 93 ans, son père s'est éteint en 1998, à l'âge de 94 ans. « Cela donne une idée assez effrayante du temps qu'il me reste à vivre... Le problème avec la mort, c'est qu'elle arrive trop tôt ou trop tard. Quand j'ai eu mon cancer, je me suis dit que c'était trop tôt. Mais je ne voudrais jamais devenir un nonagénaire dément. La médecine remplace tout sauf le cerveau. Tant qu'il n'y aura pas de brainmaker, on doit nous laisser ce choix. »

« Bouledogue », répète cet anti-moderne qui pense au passé antérieur, ce « mécontemporain » qui est habité par une folle peur de perdre, les objets comme son cher monde d'avant. « Je suis très nostalgique de la gauche ménédiste, je ne me reconnais pas dans ce que fait la gauche et je ne me reconnaissais pas non plus dans ce que faisait la droite, même si Sarkozy était intéressant. » Pause. « Il manque d'humour, c'est vraiment terrible. Il était brouillon et trop pressé. Peut-être qu'un jour il s'arrêtera et qu'il lèvera la tête. Ce jour-là tout est possible. » Aujourd'hui, Finkielkraut ne voit « personne en qui placer [sa] confiance ». « Ce que je demande aux politiques, c'est de savoir

« Le bouledogue, il est boudeur, voire renfrogné, mais il a un bon fond. »

SOPHIE BASCULS/CORBIS - LOUIS MONIER/RIE DES ARCHIVES - HENRI JAVIER

lire!» A ses yeux, Hollande se rend coupable d'un «double aveuglement»: «Il ne sait pas que la France a été une patrie littéraire; il ne sait pas que la littérature permet d'accéder à la chair du réel. Celui qui sait lire et qui aurait pu être un homme politique remarquable, c'est Jean-Luc Mélenchon. Mais il s'est enivré de son éloquence et il déconne à plein tube.»

Le pessimisme du philosophe s'abat «sur l'époque», bien sûr. Mais pas seulement. Quand il marine, rumine, enrage contre la bêtise, toutes les bêtises, quand il a l'impression d'être «fini intellectuellement», cela provoque «de la prostration, de l'effondrement narcissique et du dégoût de vivre». «Les antidépresseurs ont fait des miracles», confie-t-il. L'écriture aussi. «Les épisodes dépressifs se sont arrêtés courant 2012, au moment où j'ai commencé à vraiment trouver mon rythme sur "L'identité malheureuse".» A présent que l'ouvrage est sur le point d'être publié, l'écrivain va bien. Le destin de sa pensée se confond avec celui de son être.

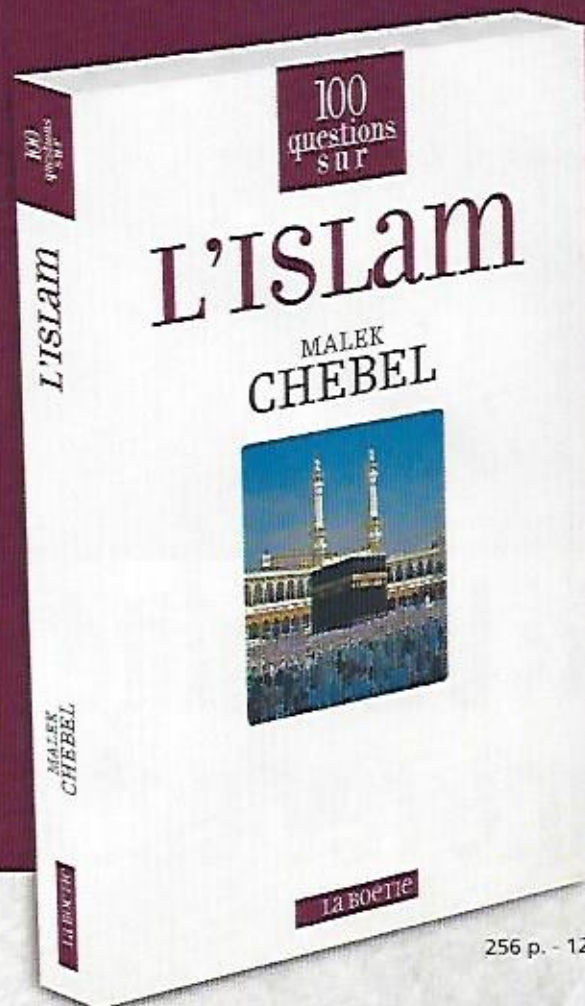
Intranquillité. On le prend pour un ami du malheur. A tort. La gaieté le surveille. Il se souvient des rares fois où il a pris du LSD, «dans les années 80, indique-t-il. C'était magique, j'avais l'impression que le rire me montait du dos». C'est un peu l'effet que ça nous fait, lorsqu'il reparle du bouledogue. «Je n'y peux rien, mais c'est vrai que le bouledogue, ça compte, de quelque manière que je le tourne.» Il rit.

Et de raconter que la mascotte de Georgetown, «la meilleure université américaine», est un bouledogue. Il a acheté des tee-shirts à son effigie – «J'en ai un dans ma valise», précise-t-il tandis que le train roule vers Lyon. Ces tee-shirts, il dort avec, il les met pour faire de la gym – un prof vient chez lui deux fois par semaine – ou bien en vacances, dans la maison (parfois la même, parfois une autre) qu'il loue avec sa femme au pied du mont Ventoux. «Quand je porte mon bouledogue, ça me met de bonne humeur.» Un peu plus tard, à Lyon, tandis que sa main gauche griffonne quelques notes hiéroglyphiques dans la loge de l'Opéra avant de monter sur scène devant un millier de personnes, il nous montrera ledit tee-shirt: élimé à force d'être porté, des trous par endroits, une bonne grosse tête de chien patibulaire à casquette avec deux crocs agressifs, un front plissé et des yeux bougons.

«Le bouledogue, il est boudeur, voire renfrogné, mais il a un bon fond, s'amuse encore le "bouledogolâtre". Les gens ont peur des bouledogues, alors que c'est brave.» Ses doigts s'impatientent devant son menton, puis tourmentent ses yeux, ses lèvres psalmodient, il grimace, soupire, souffre, il cherche avec intensité, comme toujours, on ne sait jamais vraiment quoi. Il y a de la grâce dans son intranquillité.

«Mon père m'appelait "bouledogue" quand j'étais petit.» C'est donc ça... Mais ne lui parlez pas de psychanalyse, non non non. «Lorsque je vais voir un psychiatre, ce n'est pas pour savoir qui je suis, c'est pour aller mieux. Le symptôme, je m'en tamponne le coquillard.» L'esquive polie, très peu pour lui. Finkielkraut n'est pas un stratège. Il ne sait pas jouer aux échecs. Il ne sait jouer que sa peau. «Cinq ans pour écrire ce livre, trois épisodes dépressifs, tout ça pour que Le Point parle uniquement du bouledogue... Ne me ridiculisez pas!» s'effraie-t-il. Comment le pourrait-on? Non content d'être promis à un bel avenir polémique, son livre fait honneur à la littérature française. Quant au bouledogue, il est bouleversant ■

Malek Chebel nous livre en cent questions des dizaines d'années de recherche et de réflexion.



256 p. - 12,50 €

Avec cette nouvelle collection, faites le tour d'un sujet à partir de 100 questions à la fois simples et insolites, évidentes comme inattendues.

LES ÉDITIONS
La BOÉTIE